

Québec français



Débadé

Le grand jeu

Réjean Ducharme, *Débadé*, Paris/Montréal, NRF, Gallimard/Lacombe, 1990, 257 p.

Gilles Dorion

Number 81, Winter 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorion, G. (1991). Review of [*Débadé* : le grand jeu / Réjean Ducharme, *Débadé*, Paris/Montréal, NRF, Gallimard/Lacombe, 1990, 257 p.] *Québec français*, (81), 64-64.

LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE

Gilles DORION

DÉVADÉ : le grand jeu

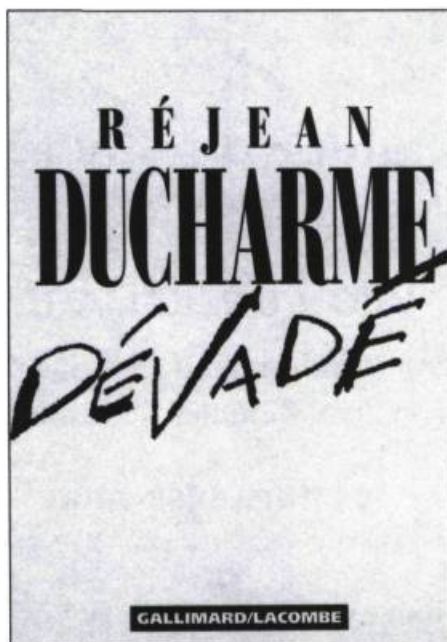
L'intrigue autour de laquelle s'organise le septième roman de Réjean Ducharme, *Dévadé*, m'a semblé plutôt mince, mais on sent bien que ce n'est pas sur le jeu d'essais et d'erreurs du protagoniste que le romancier a dirigé ses efforts, mais sur les liens affectifs qui unissent alternativement Bottom à Juba, son petit train donzeur, qui lui téléphone tous les soirs à onze heures, et celle qu'il appelle sa patronne. Aussi, au-delà du va-et-vient parfois un peu répétitif entre les «filles» et la boisson, ce qui compte au premier chef, c'est l'émotion, la tendresse bourruée, le rapport insolite qui lie cet alcoolique et coureur de jupons, un taré (ou : raté, en anagramme), un «taré tordu par la trotte», un «évadé débilisé par les remords», un rada, une épave (et toute la litanie !) avec une invalide (invalidée par son ex-mari). Peu importe les ratés de ce P(ierre) Lafond, traduit par Bottom en anglais, le narrateur, comme dans une autobiographie marquée par l'impudeur (cf. le *Cabier rouge* de Stendhal auquel il fait référence sous l'appellation de *Livre rouge*), confesse ses deux grandes quêtes incessantes, l'alcool (la bière surtout) et les femmes (la sainte «femmille»), principalement Juba, mais surtout l'attachement qui le soude de plus en plus étroitement à sa patronne, à qui il avait, comme à l'habitude, offert généreusement ses services : «Qu'est-ce que je ferais pas pour vos beaux yeux ?» (p. 13). La fin, plus ou moins prévisible dans ce tourbillon de filles (Lucie, Juba, le pot de colle à Nicole...) le raccommode avec la vie : «Tout est bien qui finit pas, va» (p. 257). Sa philosophie se résume d'ailleurs ainsi : «Foutu pur foutu, je m'en fous, mon idée est faite, bien faite, la vie est trop triste pour qu'on la prenne au sérieux» (p. 170). Les ritournelles qu'il serine («Ce n'est pas une vie», «Il n'y a pas de justice»...) servent à la fois à décrire ses états d'âme et à justifier son comportement et son attitude, ce qui contribue à présenter un être hybride, instable, émotivement perturbé mais, en fin de compte, capable de philosopher avec humour sur ses tares et celles de ses contemporains. Bref, un infirme qui se porte à l'aide d'une autre infirme : «Bottom, je t'aide», affirme la patronne. «J'ai fini par le lui rendre («Je t'aide aussi») et c'est devenu un petit jeu équivoque», soutient Bottom. Cette «aide» se tournera en amour, avec ses hauts et ses bas, entrecoupé de fugues avec l'Oldsmobile de la patronne d'un Bottom

à la poursuite de ses fixations et obsessions. Et l'on sait comment cela se terminera...

Ce qui donne l'épaisseur à cette intrigue (en apparence) mince, c'est que Ducharme déballe tout ce qu'il connaît, ses lectures, sa culture, son écriture, s'amuse avec (de) son lecteur, le trimbale, l'emmène en balade et mène le bal (pour parler comme lui). Comme dans *l'Hiver de force* (1973), avec lequel ce roman entretient un lien indéniab, il livre quelques réflexions – un peu plus fugitives, cependant – sur les «Anglais» et les Québécois, le roman se situant pendant le temps des Fêtes 1971 (p. 19) et se terminant avec le jour de l'an 1972 (p. 228 et 230). Obligé de subir un examen, il préfère le «Jewish» au «General» (Hospital de Montréal) : «Je me fie plus aux Anglais. Si je suis pris pour mourir, ils vont me le dire, ça va leur faire plaisir, une grenouille de moins dans leur mare usque ad mare» (p. 180-181). Ou bien : «On a la tête en quoi les Québécois ?», demande Juba. «En pâte de guimauve», rétorque Bottom (p. 207). À propos d'un pléonasme vicieux employé par la patronne, il observe : «En pleine possession de tous ses moyens, elle n'aurait jamais dit *ce soir dans la soirée* fédéraliste comme elle est, fière de montrer qu'on n'a pas besoin

de se séparer pour garder notre langue» (p. 232).

Voilà qui m'amène naturellement à parler de ce qui constitue la séduction de ce roman : le narrateur possède le sens de la réplique, manipule le langage avec une virtuosité remarquable, joue sur plusieurs registres – français «de France», français du Québec, québécois, joual – non sans quelques clin d'œil malicieux, non sans une ironie, un persiflage et un humour parfois piquants : «Il faut toujours que je gâte tout en persiflant plus haut que mon trou. Nul physiquement, je cherche à me rattraper en brillant», avoue-t-il au lecteur (p. 62). Aussi excelle-t-il dans les jeux de mots, les gags et les facéties presque tous réussis, d'ailleurs, qu'il parseme libéralement dans le récit. «Nicole ne sait pas par quel bout prendre les facéties, qui sont ma force», soutient-il (p. 41). Pour ce faire, l'auteur – il s'agit bien de lui, en l'occurrence – manifeste une connaissance exceptionnelle de la langue française et de ses subtilités, mélange adroitement emplois français («chochette», «on se taille une petite bavette», etc.) et québécois («peinturer», «ça fesse», «bébites», «comme qu'on», «pourquoi que», «quand qu'on», «plus qu'on»), la transcription phonétique («Yatu keukun qui t'a fait keukjose ?», «skella», «sketa», «skelzon», etc.) malgré son «horreur du jargon national» (p. 163), se permet des coquetteries («un maximum», «à pleine face», martèle son texte de formules litaniques («comme tel», «tel quel»), forge quelques trouvailles («éroginel», «instinctives», «Monsieur Housquier», «Lili Kopter»), rejoint parfois les oulipistes et Georges Perec («Quand on lâche pas la rampe, c'est la rampe qui nous lâche ; tu sauras ça, mon rada !» (p. 17)). Il crée un style formulaire qui caractérise personnages et situations, en plus de jouer constamment sur les allitérations et de claquer la rime. Le caractère fortement ludique et décontracté de l'écriture confère au roman un entrain ravageur, en plus de décriper le lecteur (si ça se trouvait) et nous rassure, après un silence prolongé, sur le talent superbe de l'écrivain. Ce roman serait-il un chef d'œuvre ? On n'en demandait pas tant ! ●



Réjean Ducharme, *Dévadé*, Paris/Montréal, NRF, Gallimard/Lacombe, 1990, 257 p.